

**VICTOR POUCHET**  
**POURQUOI LES**  
**OISEAUX MEURENT**



FINITUDE

« Il est infiniment probable qu'on ne meurt pas d'une maladie, d'un accident, voire de vieillesse : je prétends au contraire qu'on meurt de ce qu'on n'a pas vécu. »

Frédéric Berthet

**I**L avait plu des oiseaux morts. J'ai répété ça aux bateliers sur le quai du port de Paris. Ils m'ont regardé étrangement. Pourtant, c'était très exact : il avait plu des oiseaux morts. Je suis allé de péniche en péniche, pour expliquer ma demande : descendre avec eux la Seine, pour observer les oiseaux, et pour atteindre les alentours de Rouen, où une série de pluies d'oiseaux morts était survenue. Plusieurs mariniers m'ont ri au nez, un autre m'a écouté attentivement et m'a conseillé de me rendre gare Saint-Lazare d'où partait toutes les heures un rapide pour Rouen ; un troisième qui transportait du sable m'a répondu en une langue que j'ai prise pour du

tchèque. Ils ne s'en allaient pas tout de suite, ils ne me comprenaient pas, ils n'avaient pas de place pour moi, ils s'en foutaient souverainement.

L'un des bateliers m'a finalement indiqué le local de la compagnie Blue Seine qui proposait des voyages sur ce fleuve pas si bleu. Sur une affiche à l'entrée, de jeunes retraités buvaient des cocktails multicolores sur le pont d'une péniche, en souriant très fort devant une falaise : « Embarquez à bord du *MS Botticelli*, vous découvrirez les magnifiques paysages et la richesse du patrimoine de Paris à Honfleur. » J'ai poussé la porte. N'étais-je pas après tout une sorte de retraité à bientôt 29 ans ? Mes cheveux grisonnaient, j'avais depuis longtemps perdu la mémoire, je vivotais à cadence mesurée.

Une jeune fille en uniforme marin m'a annoncé que le *MS Botticelli* était en réparation, mais que des places étaient soldées sur l'aristocratique *Seine Princess* dont le parcours et l'allure étaient identiques. « On est exactement dans la même gamme de produits », m'a-t-elle dit, comme pour défaire tout l'imaginaire romantique que j'aurais pu associer à cette traversée. J'ai pris un billet : j'avais une cabine double sur ce navire de 110 mètres de long sur 11 de large, qui appareillait dans cinq jours.

Je n'ai pas osé lui donner la raison de mon voyage. Il aurait fallu lui décrire les images du champ d'oiseaux morts qui étaient apparues sur mon écran la semaine

passée et qui revenaient en boucle dans mon esprit. Je me souvenais du plan large montrant l'ensemble de la scène. Puis du commentaire du journaliste qui avait précisé l'emplacement. « Sur un rayon d'une centaine de mètres, dans la petite ville de Bonsecours, cette étrange pluie... »

« Chez moi, c'est chez moi ! » avais-je crié au poste de télé. C'était chez moi qu'avait eu lieu ce déluge, dans la ville où j'avais passé, avant de m'installer à Paris, les pires et meilleures années de ma vie, c'est-à-dire une enfance. Je n'avais pas reconnu l'endroit exact à Bonsecours. Peut-être était-ce derrière l'ancien gymnase près de la route de Darnétal ? C'était un champ entouré de pavillons où une centaine de petits corps noirs semblait avoir été déposée par une main délicate. Certains étaient couchés sur le côté, d'autres les pattes en l'air. On voyait sur leurs ailes quelque chose de brillant, comme si toutes les plumes étaient collées par du sang gras.

Les riverains filmés à la porte de chez eux ne disaient pas beaucoup plus que ça : ce n'était pas vraiment une averse ni un grain, mais pendant quelques minutes, en fin d'après-midi, il avait plu des oiseaux morts. Des centaines d'oiseaux avaient chuté sur le sol. Un enfant qui jouait à la balançoire avait été blessé à l'oreille par le bec d'un étourneau, des gens avaient été réveillés dans leur sieste par le son mat de choses tombant sur leur toit. Certains habitants avaient cru à une attaque. Mais les

bombes ailées n'explosaient pas, elles chutaient, comme fatiguées de voler. Vu de loin, le tout paraissait représenter une forme géométrique à assembler à la manière de ces dessins pour enfants où il faut relier les chiffres pour qu'apparaisse une figure. 26-27-28-29-30 : princesse, éléphant, tête de mort ?

Dans le commentaire, à la télé, le mot *pluie* ne cessait de revenir, quand bien même cet événement avait peu à voir avec une simple vapeur d'eau condensée en gouttes. Ça évoquait plutôt la fin du monde, la disparition des lois de la gravité, l'impossibilité du vol et de la légèreté. Nous étions en octobre, c'était le début de l'automne, et il avait plu des cadavres d'animaux en Haute-Normandie.

La vendeuse de croisières idylliques me souriait calmement, en me tendant une enveloppe avec mon billet et un fascicule de présentation du périple. Il aurait fallu lui expliquer (elle n'en demandait pas tant) que les oiseaux m'occupaient depuis bien plus longtemps que ce matin d'octobre. Il aurait fallu lui raconter l'histoire du perroquet vert et jaune tacheté de noir que nous avons récupéré l'automne de mes sept ans à Bonsecours. Craignant qu'il ne supporte pas l'hiver normand, nous avons fini par l'attraper alors qu'il volait près de chez nous, persuadés d'accomplir une bonne action. Nous lui avons acheté une grande cage bleue, l'avons nommé Alfred, qui est,

si on le décide, un nom de perroquet, et il avait passé l'hiver au chaud dans notre salon. Mais dès l'été suivant, Alfred s'était mis à se comporter étrangement : certains jours, il hurlait sans arrêt pendant des heures ; d'autres fois, il sautait frénétiquement sur sa mangeoire. On le déplaçait dans le jardin pour ne plus avoir à subir ces agitations. Une après-midi de juillet, alors que je jouais seul dans le salon, Alfred s'était soudain jeté contre sa cage à plusieurs reprises, en poussant des hurlements aigus. J'avais accouru pour tenter de l'extraire de ses barreaux, mais il volait de façon de plus en plus déterminée et incohérente et j'avais eu peur des cris, des plumes vertes et jaunes qui s'arrachaient, peur qu'il me blesse aussi avec ses griffes ou son bec. Je m'étais reculé et j'avais assisté aux derniers instants de l'oiseau qui avait fini par s'écraser au bout de quelques minutes, dans un fracas de plumes et de sang. C'était la première fois que je voyais un être mourir : mes parents (où étaient-ils à ce moment-là ? je n'en ai aucune idée) étaient rentrés et m'avaient trouvé en larmes assis devant la cage-tombeau, incapable de parler, incapable même d'expliquer ce qui s'était passé. J'étais persuadé d'être responsable de cette mort et je ne réussissais qu'à dire en ravalant mes pleurs « c'est de ma faute, c'est de ma faute ». Mon père avait essayé d'apaiser mes sanglots : « Mais calme-toi, enfin, c'est rien, on s'en fout de l'oiseau ! » La scène m'avait sérieusement troublé, si bien que ma mère avait fini par m'interdire

de dessiner des oiseaux morts comme je le faisais presque mécaniquement dans mes cahiers. Quelques mois plus tard, j'avais supplié mon frère de me passer la vidéo des *Oiseaux* qu'il avait enregistrée sur le magnéscope. J'avais regardé le film d'Hitchcock une première fois, en cachette, terrorisé, sur la télé du grenier. Puis je l'avais revu trois, cinq fois, je ne sais plus. La nuit, le croassement des corbeaux et le cri des mouettes tournaient dans ma tête et s'agrippaient à mes cheveux. Dans mon lit, je jouais parfois à me barricader, comme dans la scène où Tippi Hedren est assaillie dans la chambre au dernier étage de la maison. Je jetais des peluches contre ma cabane — elles représentaient les oiseaux et leurs becs n'étaient pas tranchants, ça me permettait de survivre. Un jour, la cassette avait disparu. Puis, j'avais fini par penser à autre chose, substituant aux angoisses ornithologiques d'autres inquiétudes plus acceptables comme réussir à l'école, plaire à mes parents et aux filles : « on s'en foutait de l'oiseau ».

En regardant ces images de pluies à Bonsecours, j'avais eu l'impression de voir ressurgir une part enfouie de mon enfance. Comme si ces chutes participaient d'une catastrophe ancienne se révélant enfin. L'employée Blue Seine me souriait et je ne la regardais pas vraiment. J'aurais dû lui expliquer que depuis quelques jours, cette fixation autour des oiseaux me soulageait presque. Tout ne tournait plus seulement autour de moi.

Mon père vivait encore à Bonsecours et j'avais pensé qu'il pourrait en savoir plus. J'avais essayé à plusieurs reprises de l'appeler, mais il n'avait pas répondu.